

VALLÉE, Jacques, éd., *Tocqueville au Bas-Canada*. Éditions du Jour, 1973, 187 p. \$3.50.

Fernand Ouellet

Volume 28, numéro 1, juin 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1974). Compte rendu de [VALLÉE, Jacques, éd., *Tocqueville au Bas-Canada*. Éditions du Jour, 1973, 187 p. \$3.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(1), 129–132. <https://doi.org/10.7202/303342ar>

VALLÉE, Jacques, éd., *Tocqueville au Bas-Canada*. Editions du Jour, 1973, 187 pp. \$3.50.

En 1831-32, Alexis de Tocqueville, accompagné de son ami Beaumont, visite les Etats-Unis. Il profite de son séjour en Amérique pour apercevoir au moins brièvement le Bas-Canada. Au cours de ses déplacements, Tocqueville semble avoir au moins autant écouté qu'observé. Car les idées maîtresses qui forment la charpente de son analyse de la société américaine étaient déjà fort répandues dans les élites américaines de l'époque. La conception de l'Amérique en tant qu'habitat naturel de la liberté démocratique était courante parmi les démocrates jacksoniens. De même le concept de l'existence en terre américaine d'un *état social*, ayant presque ses racines dans le sol, propice à l'égalité des conditions et hostile à tout héritage aristocratique européen, n'est pas une invention du voyageur français. Entre 1831 et la publication de la première tranche de sa *Démocratie en Amérique* en 1835, ces idées connaissent une grande vogue dans le Bas-Canada où elles justifient certains desseins du *parti patriote*. Il suffit de lire les discours de Papineau pour les retrouver exprimées dans les mêmes termes. Ce sont d'ailleurs ces idées qui allaient plus tard servir à fonder la thèse de la *frontière* de l'historien Turner. Les trois auteurs, Tocqueville, Papineau et Turner, semblent avoir puisé séparément à la même source idéologique.

Tocqueville ne passe qu'une dizaine de jours dans le Bas-Canada, dont un jour ou deux à Montréal. Très vite, il a l'impression de se trouver non en Nouvelle-France mais dans la vieille France. L'ambassadeur Pontois éprouvera le même sentiment au printemps 1837. La population, en très grande majorité rurale, vit entassée sur les rives du Saint-Laurent. Groupée autour du clocher, elle mène une existence simple et chaleureuse. Hospitalière et sociale, elle est "bon enfant". En un mot, elle n'a pas encore été corrompue, un peu comme le bon sauvage de Rousseau, par "l'esprit mercantile" et par les préjugés qui habitent les sociétés européennes plus avancées. "La raison des Canadiens, écrit-il, est peu cultivée, mais elle est simple et droite, ils ont incontestablement moins d'idées que leurs voisins, mais leur sensibilité paraît plus développée; ils ont une vie de cœur, les autres de tête." (100) Par sa mentalité, cette population est entièrement française: elle a toutes les qualités et tous les défauts des Français. "En un mot, déclare Tocqueville, ils ont en eux tout ce qu'il faudrait pour créer un grand souvenir de la France dans le Nouveau monde." (101)

Il est évident que Tocqueville, qu'on ne saurait décrire comme le touriste moyen sympathique au milieu qu'il découvre, fait une *visite guidée*. Ses guides sont des membres des élites. Ce que Quiblier, supérieur des Sulpiciens, les Mondelet, D.-B. Viger et John Neilson racontent au voyageur français, reflète davantage leur idéologie que la réalité. Le témoignage de Quiblier est à cet égard un modèle du genre: l'âpre et ouverte querelle pour l'établissement du diocèse de Montréal, dont le retentissement est tellement considérable, est passée sous silence, le peuple est doux et religieux, il paye sans répugnance les droits seigneuriaux qui sont au reste minimes, et les dîmes, les tensions ethniques sont superficielles, la volonté d'indépendance est inexistante, les élites pratiquent leur religion. En somme tout va bien. Quant aux Mondelet, ils lui répètent la thèse qui jusque-là avait tellement bien servi les intérêts respectifs du clergé et des classes moyennes canadiennes-françaises, du *bon clergé national, libéral, voire démocrate*. Les mêmes affirmations seront faites à quelques variantes près par John Neilson, seigneur et éditeur de la *Gazette de Québec*, qui possède aussi une vision bucolique de l'existence des paysans et partage l'idéologie des défenseurs du régime seigneurial et des privilèges du clergé. Ainsi, à une question de Tocqueville, Neilson répond: "Tout ce peuple est propriétaire, il est religieux, aime l'ordre, ses choix sont bons et quoiqu'il prenne un grand intérêt aux élections, elles ne sont presque jamais accompagnées de troubles. Les Anglais ont voulu nous importer leur système de corruption, mais il a complètement échoué contre la moralité et l'honneur de nos paysans." (97) De la sorte Tocqueville ignorera qu'en 1831 au moins 28% des chefs de famille ruraux étaient des non-propriétaires et que plus de 48% des propriétaires possédaient 50 arpents de terre et moins. Il ignorera également que les mœurs électorales étaient sensiblement les mêmes dans le Bas-Canada qu'en Angleterre. Il avale également l'histoire qu'on lui raconte sur l'absence complète de naissances illégitimes. Est-ce à dire que Tocqueville ne s'est jamais inquiété de la véracité des faits qu'on lui rapportait? A quelques reprises, il éprouve le besoin de sortir sans ses guides laïques et ecclésiasti-

ques. Il apprend alors des paysans eux-mêmes qu'ils détestaient les seigneurs et supportaient fort mal le poids des dîmes. Si Tocqueville avait davantage pratiqué cette méthode, il aurait sans doute aperçu autrement les rapports entre les élites et la masse. Non seulement il aurait pu voir la situation de la paysannerie différemment, mais il aurait pu se demander si les éloges des élites à l'égard du régime seigneurial et de l'Eglise, en tant qu'institutions nationales, n'avaient pas comme but d'exorciser les paysans contre une éventuelle montée d'hostilité à l'égard de ces institutions.

Tocqueville éprouve sans doute beaucoup de sympathie pour ce peuple "bon enfant" dont il annonce le réveil prochain. Mais il s'intéresse davantage à la position de ce peuple en tant que population conquise. A ce niveau, sans se comporter en agitateur, il réagit en nationaliste qui fait de la conquête la cause universelle de tous les maux. Il est à la fois frappé par l'ampleur des disparités socio-économiques qui existent entre les groupes ethniques et par le potentiel révolutionnaire que ces écarts recèlent. Il note la profonde jalousie que suscite le contrôle de l'économie par une minorité ethnique. A ce sujet, il écrit: "Le peuple conquérant tient le commerce, les emplois, la richesse, le pouvoir. Il forme les hautes classes et domine la société entière. Le peuple conquis, partout où il n'a pas l'immense supériorité numérique, perd peu à peu ses mœurs, sa langue, son caractère national." (114). Il est surprenant que Tocqueville n'ait pas vu que les villes étaient en 1831 en train de devenir majoritairement anglophones. A Montréal, ceux-ci forment alors (paroisse de Montréal exclue) 56% des chefs de famille. Leur supériorité numérique s'étend même aux milieux artisanaux et aux ouvriers non spécialisés. A Québec où Tocqueville déclare que "toute la population ouvrière... est française", (90) les anglophones constituent alors 45% des effectifs démographiques, 39% des artisans et 51% des journaliers. La vérité est que Tocqueville s'intéresse peu aux travailleurs et qu'il est fasciné par cette paysannerie dont il ne rencontre que les plus beaux spécimens. Au sujet de l'immigration britannique qui gagne les cantons, alors que les seigneuries sont surpeuplées, il tient à savoir le sentiment des paysans: "Les idées de cette population semblent encore peu développées. Cependant, ils sentent déjà très bien que la race anglaise s'étend autour d'eux d'une manière alarmante; qu'ils ont tort de se renfermer dans un rayon au lieu de s'étendre dans le pays encore libre. Leur jalousie est vivement excitée par l'arrivée journalière des nouveaux-venus d'Europe. Ils sentent qu'ils finiront par être absorbés. On voit que tout ce qu'on dit à ce sujet remue leurs passions..." (100). Il est dommage que Tocqueville ait tellement fréquenté les grands propriétaires terriens et les curés. Car il aurait pu lever le voile sur les sentiments, si difficiles à cerner, de la majorité silencieuse.

Tocqueville s'inquiète de l'avenir de cette nation qui aspire encore confusément à reconquérir sa "nationalité", qui possède une foi aveugle dans ses élites politiques. Il doute de la profondeur de l'attachement de ces élites laïques à l'égard des valeurs nationales et il craint même qu'elles n'abandonnent le peuple à son sort. Il s'inquiète aussi de l'influence que certains anglophones, amis des Canadiens, pourraient avoir sur le destin

du peuple. Enfin il se prend à souhaiter, au seuil de cette crise, l'apparition soudaine d'un héros national: "Un homme de génie qui comprendrait, sentirait et serait capable de développer les passions nationales du peuple aurait ici un admirable rôle à jouer. Il deviendrait bientôt l'homme le plus puissant de la colonie. Mais je ne le vois encore nulle part." (101) Tocqueville a-t-il rencontré Papineau? Il est encore plus étonnant que Neilson et Viger n'aient pas parlé du grand homme!

*Carleton University  
Ottawa*

FERNAND OUELLET